

L' Abeille.

6me. Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

6me. Année

VOL. VI.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 4 MAI 1854.

No. 30.

OFFRANDE DU MOIS DE MARIE.

Elle a sonné l'heure des saints cantiques,
Chrétiens joyeux, vos temples sont ouverts,
J'entends déjà sous leurs voûtes antiques
Des chants d'amour et de brillants concerts
Peuple béni, c'est un jour d'allégresse,
C'est le retour du plus chéri des mois ;
Chantez Marie, innocente jeunesse,
A vos accords je veux unir ma voix.

Reine du ciel qui réjoins la terre,
Lis embaumé qui parfumes les cieus,
Mère d'amour, éclatante lumière,
Pour me guider viens briller à mes yeux.
C'est ton enfant que le chagrin désolé ;
Son cœur est froid, son âme est sans vigueur,
Oh ! parle lui ! puisque ta voix console,
Tes doux accents calmeront sa douleur.

Quand l'air brûlant annonce la tempête,
Quand l'éclair brille et sillonne les cieus,
Le nautonnier t'invoque, et sur sa tête
La foudre passe et vole en d'autres lieux ;
La mer mugit, mais son âme est tranquille
L'étoile anguste a conjuré la mort ;
A sa clarté l'onde devient docile,
Sans nul péril il est conduit au port.

Je vis de même au milieu des orages ;
Conduis mes pas à travers les dangers,
Eloigne-moi de ces affreux rivages
Où la douleur attend les passagers.
Vierge divine, oh ! montre-toi ma mère,
Du haut du ciel sois mon guide en tout lieu ;
Viens bien souvent me bénir sur la terre,
Tu peux bénir puisque ton fils est Dieu.

Viens, viens m'aider à mon heure dernière,
Viens assister à mon dernier soupir ;
Je t'offrirai comme une humble prière
Mes vœux brûlants, mes pleurs, mon repentir.
Dans les trésors de la grâce infinie
Fais moi puiser, salut des malheureux ;
Blanche colombe, après mon agonie,
Porte mon âme au sein des bienheureux.

DESCRIPTION CURIEUSE DU CASTOR, ET DE LA MANIÈRE QUE L'ON VA A LA CHASSE DE CET ANIMAL L'HIVER ET L'ESTÉ. 1704.

Je réponds à ton impatience par celle cy au sujet de l'incomparable animal dont tu me parles depuis si longtemps. un grand castor a vingt-six pouces de longueur depuis l'occiput jusqu'à la racine de la queue ; sa circonférence est de trois pieds huit pouces ; sa teste a sept pouces de longueur et six de largeur ; sa queue a l'étendue de quatorze pouces. elle en a six de largeur, et au milieu elle est épaisse d'un pouce et deux lignes, cette queue est d'une figure ovale, l'écaille dont elle est couverte est un exagone irrégulier, et qui fait un épiderme, c'est à dire une petite peau qui enveloppe

la grande. Cet animal se sert de la queue pour porter de la boue de la terre et toutes les autres matières dont sont formées les digues et les cabannes qu'il construit par un instinct admirable. Ses oreilles sont courtes, rondes et enfoncées, ses jambes ont cinq pouces, ses pattes trois et deux du talon jusqu'au bout du grand doigt. ses pieds ont six pouces et huit lignes de longueur, ses pattes sont faites à peu près comme la main d'un homme, et ils s'en sert pour manger à la manière des singes, elles sont feuillue et les cinq doigts joints ensemble comme ceux d'un canard par une membrane couleur d'ardoise, ses yeux plus petits que grands a proportion de son corps sont de la figure de ceux des rats, Il a au devant de son museau quatre dents de deffiance, deux a chaque machoire, comme les lapins ; et seize molaires, huit en haut et huit en bas. Les dents de deffiance ou incisives ont plus d'un grand pouce de longueur. et un quart de largeur, avec cela elles sont fortes et tranchantes comme un sabre de damase, car cet animal [secondé par ses confreres, pardonne moy ce terme la, j'entends d'autres castors] coupe des arbres gros comme des barricades, ce que je n'aurais jamais cru si je n'aurais pas vu de leur ouvrage, son poil est double ; l'un est long, noirâtre, luisant en gros comme du crain, l'autre délié un peu long de quinze lignes pendant l'hiver, en un mot il a le plus fin duvet qui soit au monde, la peau d'un tel castor peze deux livres, le prix en est différent, la chair en est delicate l'hiver et l'automne, mais il faut la rotir pour le manger tout a fait bonne.

Ces animaux habitent toujours dans des prairies ou il se rencontrent de petites rivières qui les traversent, Ils y bâtissent des digues des chaussées qui arrestent le cours de l'eau, et causent une inondation sur toutes ces prairies, ces digues sont faites avec des gros arbres qu'ils coupent avec leurs dents, et les trainant ensuite a la nage et les rangent de travers d'une cimetrie admirable, ces ingénieux animaux y portent sur leur queue des herbes, du sable ; et de la terre grasse, et dévèloperont tout cela si bien et si artistement

qu'il n'y a point d'ouvriers qui puisse en faire de semblables, et par ce moyen ils construisent des digues de cinq et six cents pas de longueur, sur la hauteur d'environ vingt pieds de haut, c'est la dessus qu'ils bâtissent des cabannes aussi bien faites que si elles étaient construites de main d'hommes, elles sont a peu près bâties dans la figure d'un four, pour parvenir a la construction de ces edifices ils font entrer de force six pieds dans des trous qu'ils font au fond de l'eau, et c'est la dessus que portent leurs maisons qui sont faites avec les mesmes choses qu'ils font leurs digues. Ils ont l'industrie de les faire de trois étages pour se refugier du premier au second et du second au troisième a mesure que les eaux grossissent et les gagnent, les planchers sont de fin jonc il y a des trous au premier qui est entouré de bois de tremble, coupé par petits morceaux pour en manger plus facilement. Ils ont soin d'en faire de grands amas, comme étant leur nourriture ordinaire. Enfin pour les définir comme je t'ay desja dit ils viennent a bout de couper, en rongant, des arbres aussi gros que des muids qu'ils depecent aussi facilement que des bucherons les plus adroits, ces petits ouvriers, si on peut les nommer ainsi ; [en se servant des expressions de nos sauvages] se servent de leur queue, comme les massons se servent truelle, de leurs dents comme si elle estoient des haches ; de leurs pates comme nous nous servons de nos mains, et de leurs pieds, ils s'en servent pour nager de la mesme façon que si c'estoit des rames.

Si tu exigeois de moi de te dire jusqu'ou va l'industrie inconcevable de ces animaux, il faudroit un gros volume et non pas une lettre, je me contenterai seulement de te dire qu'il ne craignent aucun autre animal, n'y en ayant pas un qui oze s'approcher d'eux que de fort loin ; ils n'ont peur que des hommes, et si encore ils ont la précaution de distribuer plusieurs sentinelles pour veiller sans cesse a la conservation de leurs petites republiques, ceux qui sont placez pour cela, font plusieurs cris pour avertir d'abord qu'ils voyent ou qu'ils entendent quel-